

## \* Touch and Go

La nef se matérialisa à trois mille miles d'altitude au dessus de la planète visée. Comme d'habitude celle-ci ne possédait qu'un continent unique ne présentant aucun phénomène d'orogénie.

- Pas montagnes, capitaine. C'est plat comme la main. Il y a un gros lac avec un îlot au centre.
- Sans doute la trace d'un gros impact de météorite plus récent.
- Oui, à part cela on ne note aucune trace de cratérisation.

L'érosion avait fait son oeuvre. L'eau, le vent. Ca n'était que sur la Terre et sur de très rares planètes ayant subi l'impact d'un noyau de fer que l'orogénie avait survécu à l'usure du temps. Ca n'avait pas que des avantages mais cela rompait la monotonie. Sur Terre une collision avec un gros débris de noyau de supernova, de la taille de Mars, avait arraché un éjecta qui était devenu notre Lune familière. Cette grosse masse de fer s'était ensuite enfoncée en donnant à notre planète son noyau central métallique. L'énergie apportée avait réchauffé son magma qui s'était de nouveau peuplé de courants de convections, fracturant le Gondwana, le mince continent primitif en fragments qui partirent la dérive. De leurs collisions naquirent des massifs comme les Alpes, l'Himalaya, la Cordillère des Andes. Sur les autres planètes le magma se refroidissait complètement. Sur celles-ci aucune force, aucune tension interne ne pouvait ni briser le continent primitif, ni fracturer le plancher océanique. Les pluies faisaient disparaître les reliefs associés aux impacts de météorites qui devenaient de plus en plus rares. Le gel faisait le reste. Au fond des océans les dépôts alluvionnaires et sédimentaires aplanissait le décor, faisant disparaître toute trace de fosse ou de canyon. L'absence de barrières naturelles permettait un brassage des espèces animales et végétales. En général les écosystèmes planétaires comportaient de cinq à dix mille fois moins d'espèce que chez nous et quand il y avait des humanoïdes ils étaient tous taillés sur le même patron, baragouinaient la même langue et se ressemblaient comme des frères jumeaux.

- L'ennui naquit un jour de l'uniformité.
- Qu'est-ce que vous dites, capitaine ?
- Rien, c'est un truc que j'ai entendu pendant le voyage, dans un des vidéo-livres de la bibliothèque de bord.

La nef cracha des sondes automatiques qui plongèrent vers le sol comme des balles traçantes. Pendant ce temps les hommes se débarrassaient de leurs combinaisons de vol qui leur donnaient un allure si bizarre.

- Ca faisait des semaines que j'avais envie de me gratter le nez, lança le chef-navigateur.

Pas facile quand on a la tête prise dans une espèce de tronc de cône qui se termine par un écran produisant les images de synthèse permettant aux hommes d'échapper à l'inévitable impression de claustrophobie dans les misérables cinquante mètres cubes de l'habacle toroïdal, un dispositif qui évoquait ce gadget dont on équipait jadis les chiens pour éviter qu'ils ne puissent se lécher.

- Qu'est-ce qu'il attend pour se déséquiper, celui-là ? On est arrivés !

- Laissez tomber, capitaine. Il doit regarder la fin d'un film. Quand il aura fini il se déshabillera.

- Bon, d'accord. On est pas aux pièces. Disons, briefing dans une heure avant qu'on aille se dégourdir les jambes, quand toutes les sondes seront revenues et qu'on aura le résultat des analyses.

La planète était a priori intéressante. Très hospitalière à défaut d'être variée. Atmosphère quasi standard, température printanière, pas de germes dangereux, une gravité un peu inférieure à celle de la Terre, mais sans plus. Activité sismique : nulle. Végétation assez pauvre : de l'herbe, des sortes de fougères par endroit..

- Profondeur des océans ?

- Trois cent mètre maxi, comme pour les reliefs au sol. Cela va ensemble.

- Ce ne sont pas des véhicules qu'on aurait du charger dans les soutes, mais des bicyclettes !

Les images ramenées par les sondes montraient des formes géométriques, au sol, essentiellement des canaux d'irrigation. Sur un ordre vocal la paroi de la nef s'ouvrit et apparurent des placards contenant les tenues de sorties avec leurs casques vitrés. Les hommes commencèrent à s'équiper tandis que la nef amorçait sa descente vers le sol. Ils cherchèrent le signe d'une activité de surface, en l'occurrence des bâtiments formant un petit complexe, en bordure d'un canal.

- Comme d'habitude, ces foutus autochtones doivent vivre sous terre. J'avoue que je ne m'y fais pas.

- Capitaine, si vous souffriez de claustrophobie il fallait opter pour un autre job !

- Je ne suis pas claustrophobe mais je pense que quand on dispose de vastes espaces comme ça il faut avoir une âme de suppositoire pour passer son temps dans des galeries. Moi, j'aime l'espace. Enfin, allons faire connaissance avec ces braves gens.

La nef se posa à proximité d'édifices de pierre jouxtant une sorte de débarcadère en bordure d'un canal rectiligne interminable. Le silence était total. Le ciel, plus pâle que chez nous, n'était ponctué par aucun nuage. L'endroit choisi pour l'atterrissage ressemblait à une sorte de désert fait d'un sable d'une blancheur éblouissante s'étendant à perte de vue. Les gars basculèrent en arrière les vitres de leurs casques, histoire de respirer un peu l'air du coin. Ils s'approchèrent des restes d'un mur à demi éboulé et enfoui dans le sable.

- Oh, regardez, un bas relief !

- Il y a des inscriptions ?

- Pas que je sache au premier coup d'oeil. On dirait une sorte de culte dévoué à ce qui ressemble à des serpents.

Le capitaine s'accroupit pour examiner les formes, assez érodés sans doute par ce qui devait être des vents de sable.

- Oui, on peut dire cela.

Un peu plus loin ils sentirent l'odeur d'une structure biologique en décomposition. Un des expéditionnaires trouva d'où cela provenait.

- Capitaine, les êtres qui ont construit ces bâtiments nous ressemblent. Regardez.

Le corps semblait avoir été partiellement dévoré. On distinguait deux épaules. Un bras était presque intact, l'autre s'arrêtait au coude. Il y avait ce qui ressemblait à l'amorce d'une jambe. Il ne fut pas possible de distinguer le sexe qui correspondait à une partie manquante. Le corps avait été traîné par une bête, sur le sable, c'était très visible. Il y avait des traces de pattes et tout un remue-ménage, là où cet animal avait consommé son festin. Ces restes étaient curieux. Un mécanicien du bord s'approcha.

- On a l'impression que ce corps a été comme vidé de l'intérieur. Il n'y a pas d'ossements visibles. Regardez, il n'y même plus de tête, pratiquement. On a l'impression que celle-ci a été ouverte comme la coque d'un fruit.

En dépit de l'odeur assez forte le capitaine s'approcha et retourna cette carcasse humaine du pied. C'était assez horrible à voir.

- Je ne sais pas quelle est la bête qui lui a fait cela, mais c'est assez horrible. Je suppose que cette chose a du rentrer peut être par le ventre, le dévorer entièrement de l'intérieur, et ressortir par la tête.

- C'est peut être un animal qui peut sécréter des enzymes très forts, capable de dissoudre en particulier le squelette.

- Je ne sais pas à quoi ressemble mais il faudra être très prudents. Que tous se tiennent sur leurs gardes.

Sans que les hommes aient échangé un mot on sentait que tous pensaient à une créature comme celle qu'avait montrée le vieux film de Science-fiction Alien, un être capable de bondir sur une être humain, de pénétrer en lui par ses parties molles, son ventre, puis de le dévorer de l'intérieur. Ils se sentaient relativement protégés par leurs vêtements de nylon très résistants. Bien que l'atmosphère de la planète soit parfaitement respirable et saine il rabattirent tous la visière de leur casque sans même avoir à se concerter. Face à ce danger inconnu qui pouvait débouler de n'importe où mieux valait progresser en s'isolant complètement de l'environnement. Ils décidèrent d'aller vers une vaste ruine qu'on distinguait, à un demi mile au fond d'une légère dépression. Les hommes se déployèrent en tirailleurs, leurs armes à la main. Le silence était total. Il n'y avait pas de vent. Le seul bruit était celui des larges bottes crissant sur ce sable blanc

comme de la neige. Deux hommes furent envoyés en éclaireurs vers ce qui ressemblait à un temple. Il pénétrèrent à l'intérieur et balayèrent les lieux avec le pinceau de leurs lampes.

- Capitaine, il y en a plein à l'intérieur ! Ils sont au moins deux douzaines.

- Deux douzaines de quoi ?

- Ben des corps, comme tout à l'heure. Mais ceux-là sont pratiquement intacts. Ils sont tous à plat ventre et c'est comme si leurs têtes avaient éclaté.

- Ne touchez à rien, on arrive. Prenez seulement des images.

Le capitaine et quelques hommes pénétrèrent à leur tour. L'intérieur du " temple " était éclairé de manière fantomatique par les torches que les deux hommes, momentanément transformés en cinéastes, orientaient dans toutes les directions. Ils retournèrent ces carcasses intactes du pied.

- Sur ceux-là on ne distingue pas d'ouverture sur le ventre. On ne voit ni nombrils ni organes sexuels apparents.

- Ils ont peut-être été bouffés. Au Kenya, les prédateurs qui tuent des proies commencent souvent, pour les mâles, par leur bouffer les couilles.

- Peut-être, capitaine, mais on ne voit pas de traces sur le sol, si ce n'est leurs propres traces de pas.

- Je crois que j'ai compris.

Le capitaine se tourna vers un jeune biologiste dont c'était la première mission.

- Vous avez compris quoi ?

- J'ai compris pourquoi nous ne trouvons que ces enveloppes corporelles vides.

- Vous avez trouvé quel type d'animal a pu les dévorer ainsi de l'intérieur et ressortir la tête.

- Ils n'ont pas été dévorés de l'intérieur. Ce sont des mues. Nous sommes dans une sorte de complexe architectural où ils doivent venir de temps à autre pour faire ça, en groupe.

Il y eut un silence qui dura plusieurs minutes. Les hommes se regardèrent. Puis le capitaine hocha la tête.

- On retourne au vaisseau. C'était quoi, l'autre planète qu'on devait visiter et qui était sur la liste ?